



**MIROBOLE ÉDITIONS**

Extrait de la publication

© Scott Browne, 2009

Titre original : *Breathers. A Zombie's Lament*

© Mirobole, 2013, pour la traduction française

Mirobole Éditions

106, rue Dubourdiu

33800 Bordeaux

[www.mirobole-editions.com](http://www.mirobole-editions.com)

Photographie de couverture © Marc Slingerland

Conception graphique : Sean Habig

ISBN : 979-10-92145-07-6

S. G. BROWNE

COMMENT J'AI CUISINÉ MON PÈRE,  
MA MÈRE... ET RETROUVÉ L'AMOUR



Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laura Derajinski

MIROBOLE EDITIONS



*Pour Shaka, merci de m'avoir donné la chance  
de découvrir ce que j'avais réellement envie de faire.*

# 1

Je me réveille sur le sol dans l'obscurité.

Une faible lumière artificielle pénètre par la fenêtre, ce qui n'est pas logique puisqu'il n'y a pas de fenêtre dans la cave. Mais je ne serai pas en mesure de résoudre cette énigme tant que je n'aurai pas compris pourquoi je suis allongé sur le dos dans une flaque humide qui imprègne mes vêtements.

Ça, et les notes de Sammy Davis Jr qui chante *Jingle Bells*.

Quand je m'assieds, un objet tombe de mon ventre et roule sur le carrelage avec un *plink* mat et creux. C'est une bouteille. Dans la lueur blafarde, je la regarde continuer sa course à travers la pièce jusqu'au mur, où elle s'arrête dans un *clang*. Une bouteille de vin vide. Et le mur n'est pas vraiment un mur, mais la partie inférieure de notre four Whirlpool.

Je suis dans la cuisine.

Sur l'écran lumineux intégré à l'appareil, l'horloge passe de 00 h 47 à 00 h 48.

J'ai la tête affreusement lourde. Je ne sais plus combien de bouteilles j'ai descendues, mais je me souviens avoir commencé à boire avant le déjeuner. Les raisons de cette cuite sont aussi

évidentes que les chiffres inscrits sur l'horloge du four, sauf que je ne sais absolument pas ce qui a pu se passer au cours des douze dernières heures.

Ni pourquoi je me retrouve dans la cuisine.

Ni dans quoi je suis assis.

Une part de moi-même n'a pas envie d'en apprendre davantage. Une part de moi-même veut croire que ce n'est rien d'autre que du raisin fermenté. Que j'ai réussi, par un moyen détourné, à sortir de la cave à vin et à atteindre la cuisine où je me suis évanoui, répandant le contenu de ma bouteille par terre. Sauf que mes vêtements sont parfaitement secs sur le devant, seul mon dos est humide ; comme la bouteille reposait sur ma poitrine à mon réveil, je n'aurais pas pu renverser le vin sans tremper ma chemise.

Je pose la main dans la flaque gélatineuse et collante, puis je porte mes doigts à mon nez. Le liquide dégage une odeur sucrée. Il me semble à première vue que c'est du yaourt ou de la confiture de fraises, jusqu'à ce que je mette un doigt dans ma bouche.

C'est de la crème glacée à la fraise, celle de chez Baskin-Robbins. La marque préférée de mon père. Il en a toujours au moins deux pots en réserve dans le congélateur. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est ce qu'elle fait sur le sol. Quand je me retourne et me lève en chancelant, tout s'éclaire.

Trois pots de Baskin-Robbins sont éclatés sur le carrelage, leur contenu liquéfié étalé alentour. Autour d'eux s'éparpillent des paquets de légumes surgelés, des sachets de viande surgelée,

des briquettes de concentré de jus de fruits surgelé, et une demi-douzaine de bacs à glaçons, le tout fondu et mélangé à la glace fruitée en une mare liquide d'aliments surgelés décongelés.

*Et merde! Qu'est-ce que j'ai foutu?*

Non pas que ça importe vraiment. Mes parents vont m'envoyer dans un zoo dès qu'ils reviendront de Palm Springs. À moins qu'à leur réveil ce matin, mon père ne soit tellement en rogne qu'il annule leur voyage et me cède à un laboratoire de recherche pour se venger.

Je ne me rappelle plus ce que j'avais en tête en vidant le contenu du congélateur sur le carrelage, mais ce serait une bonne idée d'essayer de ranger les aliments qui pourraient encore être sauvés et de nettoyer le reste avant le réveil de mes parents.

Quand j'ouvre la porte, je m'aperçois qu'il n'y a plus de place.

Mes parents sont dans le congélateur. Je distingue des mains, des jambes et des pieds, et le visage de mon père me fixe depuis la deuxième étagère. Sa tête repose dans un grand sac de congélation Ziploc, tout comme le reste de leurs parties anatomiques. Ou presque toutes : quand j'ouvre le frigo, mes parents y sont aussi.

Le vin que j'ai avalé semble vouloir rebrousser chemin jusqu'à la bouteille et j'arrive tout juste à atteindre l'évier avant de vomir. En fait, c'est un peu comme boire à l'envers. Je n'expulse que du vin et un peu de bile. Mais aucun morceau de Maman et Papa.

Notre relation n'a pas toujours été comme ça.

Il y a eu, bien sûr, la période douloureuse de l'adolescence et ses habituels conflits entre parents et enfants.

Les hormones.

L'indépendance.

Les désirs œdipiens latents.

Mais quand votre fils unique revient d'entre les morts, une nouvelle dynamique voit le jour, à laquelle un géniteur normal n'a pas forcément été préparé à faire face.

Après tout, il n'existe aucun manuel pour gérer une *résurrection spontanée*. C'est le terme technique qu'ils emploient dans les débats télévisés et aux infos pour parler des zombies, comme s'ils savaient ce que ça fait d'être un cadavre réanimé. Ils n'imaginent même pas les troubles émotionnels créés par l'accélération des fonctions pancréatiques. Ou combien il est incroyablement difficile d'empêcher ses tissus de se désagréger.

Mon père était un expert *de facto*. Et par *de facto*, je veux dire que mon père était le seul à se juger expert en n'importe quelle matière.

En plomberie.

En politique.

En hygiène de vie.

— Tu sais, Andrew, tu peux te débarrasser de tes points noirs en t'appliquant de l'huile d'olive et du vinaigre sur le visage.

Il y croyait dur comme fer. Heureusement qu'il laissait Maman faire la cuisine. Sinon, j'aurais été le seul gamin à l'école à manger une salade à la poire et au fromage asiago, arrosée d'une solution antiacné au peroxyde de benzoyle.

Comprenez-moi bien. Mon père n'était pas con. Il était simplement persuadé d'avoir toujours raison, même quand il ne savait pas de quoi il parlait. Il aurait fait un excellent politicien.

Il faut néanmoins que je reconnaisse son talent pour le choix des réfrigérateurs. Ma mère voulait un de ces modèles américains de chez Whirlpool avec frigo et congélateur côte à côte, mais mon père avait insisté pour prendre un Amana avec le congélateur en bas. Il disait qu'on gagne en énergie lorsque l'air froid descend au lieu de monter. Il affirmait aussi que c'était un gain de place.

Les têtes de mes parents et la majorité de leurs membres ont été rangés dans la partie congélateur ; quant à leurs troncs, ils ont été fourrés dans le frigo. Si nous avions acheté un modèle Whirlpool, je n'aurais jamais réussi à faire tenir leurs torsos sur les étagères. Merci Papa.

La chaîne hi-fi du salon passe *Auld Lang Syne*<sup>\*</sup>, version Dean Martin.

Le regard fixé sur mes parents dans l'appareil Amana, leurs troncs calés entre le pot de mayonnaise et les restes de dinde de Thanksgiving, leurs têtes scellées dans des sacs Ziploc, je suis soudain submergé par un sentiment irréal d'incrédulité. Si j'en crois l'expression de son visage, mon père est aussi surpris que moi.

\* Hymne plus connu en français sous le titre *Ce n'est qu'un au revoir*. (Toutes les notes sont de l'éditeur.)

Peut-être que rien de tout ça ne se serait produit s'il avait pris le temps de comprendre ce que je traversais au lieu de me traiter comme un paria.

Ou peut-être que je me fais des films.

Peut-être que tout ce qui est arrivé entre l'accident et aujourd'hui était inévitable.

Deux mois avant de découvrir mes parents dans le congélateur Amana, je me trouve au Centre social de Soquel, assis sur l'une des douze chaises disposées en demi-cercle face à une petite femme de cinquante-deux ans qui ressemble à ma maîtresse de CE2. Sauf que ma maîtresse de CE2, elle, ne s'est jamais retrouvée du mauvais côté d'un fusil à pompe Mossberg calibre 12.

Sur le tableau noir amovible derrière elle, on peut lire, écrite en lettres majuscules, la déclaration :

VOUS N'ÊTES PAS SEULS.

L'utilisation de minuscules aurait pu adoucir le message mais Helen, la modératrice du groupe, victime d'une blessure par balle, essaie seulement de nous remonter le moral.

— Rita, tu veux prendre la parole en premier ce soir? demande-t-elle.

Le visage de Rita est une lune pâle qui luit sous la capuche de son sweat noir. Elle porte un col roulé et un pantalon noirs. La seule touche de couleur se trouve sur ses lèvres, peintes en Rouge Éternel.

Rita s'est taillé les veines, puis la gorge le jour de son vingt-troisième anniversaire. C'était il y a moins d'un mois. La plupart du temps, elle porte des gants et des cols roulés pour masquer ses points de suture. Parfois, elle porte un sweat à capuche. D'autres fois encore, elle met une écharpe. Dans ses mauvais jours, elle porte les trois en même temps. Ce soir, elle a laissé son écharpe chez elle, cela prouve au moins qu'elle n'est pas morose.

Rita se lèche les lèvres—elle les suce, pour être exact, avalant tout son maquillage. Elle sort de sa poche un tube noir et s'en étale une nouvelle couche avant de claquer des lèvres. Soit c'est une fan de sexe oral, soit elle a besoin d'un *fix*.

— Je me sens encore très seule la plupart du temps. Il m'arrive presque d'imaginer que rien de tout ça n'est arrivé. Et puis je jette un œil dans le miroir, et le désespoir m'envahit de nouveau.

Cinq têtes acquiescent avec empathie. Carl est le seul dissident.

— Tu n'es pas d'accord, Carl? demande Helen.

Carl a reçu sept coups de couteau, dont deux au visage, poignardé par deux ados qui lui ont volé son portefeuille et ont dépensé sept cents dollars avec sa carte bancaire sur des sites pornos.

— Si, répond Carl. Je suis totalement d'accord avec elle. Elle *est* désespérante.

— C'est très gentil, lance Naomi en allumant une cigarette. Moitié afro-américaine, moitié japonaise, on pourrait la prendre pour une top model sans son orbite vide et le côté

droit de son visage affaissé. Pourquoi t'en profites pas pour lui rouvrir ses points de suture, pendant que t'y es ?

— Je laisse ton mari s'en charger, réplique Carl.

L'époux de Naomi est rentré à la maison après un mauvais parcours de golf et s'est déchargé sur elle de sa frustration à coups de club.

— Ce n'est plus mon mari.

— Techniquement, non. Mais techniquement, on ne devrait pas non plus être là, réplique Carl.

— Et pourtant, nous y sommes, intervient Helen. Alors concentrons-nous là-dessus.

En plus de Helen, Rita, Naomi et Carl, notre groupe accueille Tom, un maître-chien de trente-huit ans qui a manqué perdre son bras droit et le côté gauche de son visage sous l'attaque de deux dogues des Canaries, et Jerry, un ado de vingt ans victime d'un accident de la route. Comme moi.

Du fait de notre expérience commune, Jerry ressent comme un lien intime avec moi et s'installe à côté de moi à chaque réunion. Moi, je n'ai aucune autre sensation que celle d'être perdu, et Jerry, qui écoute du rap et porte encore son pantalon à moitié sur ses fesses, m'énerve au plus haut point. Ce soir, je prends soin de m'asseoir à l'extrémité du demi-cercle, à côté de Naomi.

— Nous sommes tous des survivants, déclare Helen qui se lève et s'approche du tableau. Je veux que vous gardiez ceci à l'esprit. Je sais qu'il est difficile de gérer au quotidien les

menaces, les insultes et les produits périmés qu'on vous jette au visage, mais si vous avez survécu, c'est pour une bonne raison.

Parfois, Helen me fait penser à Mary Poppins—toujours enjouée, pleine de bons conseils qui marcheraient pour des personnages de films, de contes de fées, ou dans la Playboy Mansion. Mais je dois bien admettre que sans le groupe de soutien, je ne quitterais probablement jamais la cave à vin de mes parents. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on devrait trouver un autre nom que Morts-Vivants anonymes : quand on est mort-vivant, on est aussi anonyme qu'un travesti avec une barbe naissante.

L'avantage, c'est qu'aucun imposteur ne vient s'incruster dans nos réunions pour essayer de draguer une femme vulnérable. Ça serait dégueulasse. Intéressant, mais dégueulasse.

Helen finit d'écrire un autre message au tableau et se tourne vers nous. Sous

#### VOUS N'ÊTES PAS SEULS

Elle a ajouté :

J'AI SURVÉCU.

— Dès que vous vous sentez perdus ou désespérés, je veux tous que vous prononciez cette phrase à voix haute. « J'ai survécu. » Dites-le avec moi.

Quand la réunion se termine, l'obscurité est déjà tombée. L'automne est arrivé il y a tout juste un mois, mais il fait déjà nuit noire avant le début du jeu télévisé *Jeopardy*.

Je n'ai jamais aimé l'automne. Même avant mon accident, je détestais sentir baisser la température, voir les feuilles jaunir. À présent, c'est un rappel visuel de ma propre condition glaciale. Ces derniers temps, je commence à penser que mon existence n'est qu'un automne sans fin, menaçant de se changer en un hiver éternel.

Voilà que je vire à nouveau mélancolique.

Helen est partisane du système d'entraide pour quitter le centre à l'issue de la réunion. Carl dit qu'il n'a pas besoin qu'on lui tienne la main et rentre chez lui tout seul. Jerry, Helen, Rita et moi habitons dans le même coin, nous partons donc dans un sens tandis que Naomi et Tom s'éloignent dans l'autre. La plupart du temps, Jerry fait équipe avec moi et me rabâche l'histoire de son accident, à quel point il a besoin de baiser ; et il se demande ce que ça fait d'être mort. Je me pose la question, moi aussi. Encore plus quand je suis obligé de parcourir le chemin au côté de Jerry.

— Mec, ma caisse était géniale. Rouge cerise, un moteur d'enfer et une sono mortelle. T'aurais dû voir ça.

Je connais son histoire par cœur. Une bouteille entière de Jack Daniel's, une demi-douzaine de taffes sur un bang, pas de ceinture de sécurité, un poteau électrique et un virage à droite mal négocié qui l'a projeté à travers le pare-brise de sa Charger 1974 rouge cerise ; il a glissé sur River Street, tête la première, s'arrachant une partie du cuir chevelu au passage. J'ai entendu l'histoire tant de fois, je croirais presque que c'est la mienne.

Sauf que mon accident s'est révélé bien pire. Jerry, lui, était seul dans sa voiture.

Ma femme était endormie sur le siège passager et, contrairement à moi, elle ne s'est jamais réveillée.

Pendant les deux mois qui ont suivi l'accident, je ne pouvais m'empêcher de penser à Rachel—le parfum de ses cheveux, le goût de ses lèvres, la chaleur de son corps endormi à mon côté le soir. Je me vautrais dans la douleur, dévoré par l'angoisse et l'auto-apitoiement. Il a fallu aussi que je m'accommode de l'odeur de mon cuir chevelu en pleine décomposition, de l'arrière-goût de formol incrusté dans ma gorge, et de mon corps froid et pourrissant. Tout ça me donnait envie de prendre une douche à l'essence et de craquer une allumette.

Si vous ne vous êtes jamais réveillé après un accident de voiture pour découvrir que votre femme est morte et que vous êtes un cadavre animé en putréfaction, alors vous ne pouvez pas comprendre.

Helen dit que si nous avons perdu plus que de raison, il nous faut tout de même garder espoir sur le chemin qui s'ouvre devant nous. Faire un trait sur le passé avant de pouvoir envisager pleinement l'avenir. Je travaille encore là-dessus. Aujourd'hui, je n'ai que le passé, et le futur m'apparaît aussi prometteur que la nouvelle grille de programmes télé de CBS.

Au début, j'ai regretté que Rachel ne se soit pas réveillée avec moi, histoire de ne pas traverser ça tout seul, mais j'ai fini par me rendre compte que les choses étaient mieux ainsi. J'aurais bien remercié Dieu pour ses petites attentions quotidiennes,

mais je doutais déjà de son existence avant l'accident. Je n'ai pas vraiment changé d'opinion depuis. Perdre sa femme dans un accident de voiture suffirait à mettre à l'épreuve la foi des plus fervents. Mais quand on est déjà sceptique, sentir la puanteur de sa propre chair avariée a tendance à mettre fin à votre croyance en un quelconque pouvoir divin.

C'est un des plus gros problèmes, quand on revient de l'au-delà. L'odeur ne s'estompe jamais vraiment.

Je me suis ranimé quarante-huit heures après ma mort, avant la décomposition et après avoir été embaumé. Pour ceux qui ont eu la chance d'être embaumés, le formol est la potion magique qui freine la détérioration corporelle pour la maintenir à un rythme quasi imperceptible et offre aux mortsvivants la possibilité de conserver un minimum de dignité. Le traumatisme d'être devenu un zombie est déjà bien douloureux, mais pour ceux qui se sont réveillés avant d'être embaumés, il est déprimant d'observer la chute de ses cheveux, de ses ongles et de ses dents. Pire encore, il est vraiment gênant de voir l'une de vos cavités corporelles internes exploser alors que vous vous promenez dans la rue.

Si vous consommez du formol en quantité suffisante, vous pouvez enrayer la putréfaction de votre corps et de vos organes internes. Même si vous ne parvenez pas à mettre la main sur un produit concentré de qualité industrielle, vous pouvez trouver du formol dans le rouge à lèvres, le maquillage, le vernis à ongles, le dentifrice, les solutions pour bains de bouche, le déodorant, l'antitranspirant, le bain moussant, les sels de bain,

le shampoing et le soda.

Rita puise son formol dans le rouge à lèvres et le vernis à ongles tandis que Jerry, lui, préfère piocher son fix dans une canette d'hydrates de carbone. Personnellement, j'essaie de limiter ma consommation de boissons gazeuses. C'est mauvais pour les dents. Je trouve mes compléments alimentaires dans le shampoing et le dentifrice. Parfois, j'aime ajouter une cuillère d'après-shampoing Alberto VO5.

— ... Et tout ce que je sais, c'est que je me retrouve, genre, en train de surfer sur mon propre visage, continue Jerry. J'te raconte pas le hachis Parmentier.

Jerry a radoté sur son accident pendant tout le trajet tandis que, devant nous, Rita et Helen cheminaient dans un silence bienheureux. C'est dans ces moments-là que je regrette de ne pas avoir perdu mes deux oreilles.

— Hé, mec, reprend Jerry. Tu veux toucher mon cerveau ?

C'est bien le dernier truc que j'aie envie de faire, mais bon, j'aurais du mal à écrire non merci d'une seule main sur la petite ardoise Velleda que je garde pendue autour du cou tout en avançant péniblement avec ma cheville cassée. Je me contente donc de hocher la tête et d'espérer qu'il ne se lance pas sur le sujet de son érection permanente.

À quatre, nous traversons des parkings vides, longeons des magasins fermés pour la nuit et apercevons dans le lointain des maisons où brillent des lumières accueillantes derrière les rideaux des fenêtres. Quelques bâtiments sont déjà ornés de décorations : squelettes, fantômes, sorcières et balais. Des

citrouilles attendent sur les porches et les pas de porte qu'on daigne les découper. Le souffle frais de l'automne murmure à travers la ramure des arbres.

C'est bientôt Halloween, et cette fête me semble bien plus d'actualité que les années précédentes. Après tout, ce n'est pas comme si j'allais avoir besoin d'un costume.

### 3

L'autoroute 17 est une étendue d'asphalte à quatre voies qui relie la Silicon Valley à l'océan Pacifique en traversant la chaîne montagneuse de Santa Cruz. La route est séparée en deux par une barrière bétonnée, ponctuée d'issues qui permettent aux usagers de tourner à gauche pour sortir. En de rares occasions, un véhicule dévie de sa trajectoire et se retrouve à contresens, causant une collision frontale mortelle. Plus rarement encore, au petit matin sous un ciel étoilé de juillet, un conducteur s'endort en rentrant d'un dîner entre amis, et sa Volkswagen Passat 2001 se glisse dans l'un de ces interstices puis heurte la barrière de sécurité de la voie de décélération à un angle parfait, se projetant à six mètres du sol et terminant sa course à cent kilomètres à l'heure contre le tronc d'un séquoia tricentenaire.

Même Hollywood ne parviendrait pas à recréer l'accident sans qu'il ait l'air factice. Bien sûr, dans un film, l'acteur réussirait à sortir indemne de la voiture. Peut-être pas Mel Gibson ni Bruce Willis, mais Brad Pitt, lui, c'est certain.

Je ne me souviens pas de l'accident. Je n'ai vu aucune lumière éblouissante, je n'ai entendu aucune voix éthérée, mais bon, je ne suis pas exactement au paradis non plus. Je ne